

Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 38 (2015)

Artikel: Perception et représentation occidentales de la Chine à la Renaissance

Autor: Bernhardt, Matthieu

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1077841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Perception et représentation occidentales de la Chine à la Renaissance

Matthieu Bernhardt

L'ouverture d'une voie maritime entre l'Europe et l'Inde par Vasco de Gama, qui débarque à Calicut en 1498, constitue un épisode déterminant de l'histoire des relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Manuel I (1469–1521) vient à peine d'accéder au trône (1495) et, alors que ses colonies se réduisent à quelques enclaves sur les côtes africaines, il voit s'ouvrir à son pouvoir, en l'espace de quelques années, les richesses de l'Asie et les terres inexplorées du Brésil, découvertes en 1500 par Pedro Alvares Cabral. Cette époque dorée de l'expansion coloniale portugaise est couronnée par la prise de Goa et de Malacca en 1511 par Afonso de Albuquerque, déjà maître de deux centres commerciaux importants, Aden et Ormuz, depuis 1506. Solidement implantés en Asie, les Portugais ne tardent pas à lorgner vers la Chine ou plus précisément vers le mystérieux Cathay, que les descriptions médiévales présentaient comme un véritable paradis terrestre et qui ne cessait de susciter les convoitises européennes. Seulement, entre-temps, le Cathay est devenu la Chine, les Ming ont succédé aux Mongols (Yuan) et, surtout, encore traumatisés par cette domination étrangère pourtant lointaine – les Ming règnent sur la Chine depuis 1368 –, les autorités chinoises ont fermé leurs frontières.¹ Ce contexte politique singulier ne décourage toutefois pas les Portugais qui, arrivés sur les côtes chinoises en 1513, organisent une ambassade officielle auprès de l'empereur de Chine quelques années plus tard. Au niveau politique et diplomatique, cette ambassade, menée par l'apothicaire Tomé Pires, a eu des conséquences désastreuses sur les relations entre la Chine et l'Europe. Partie de Malacca en 1517, elle est forcée de demeurer à Canton jusqu'en janvier 1520 avant de pouvoir s'acheminer vers Pékin. L'ignorance des Portugais en matière d'étiquette chinoise et en particulier l'arrogance du capitaine Fernão Peres de Andrade, resté à Canton tandis que Pires rejoint la capitale, mais aussi le deuil royal qui

1 Contrairement à ce qu'on prétend parfois, la fermeture des frontières ne coïncide pas avec l'avènement de la dynastie Ming (1368). La Chine a en effet connu une vaste expansion maritime qui l'a menée jusque sur les côtes orientales de l'Afrique au début du XV^e siècle, sous l'impulsion d'un musulman chinois du nom de Zheng He. Le repli officiel à l'intérieur des frontières fait suite à ces expéditions, jugées inutiles et trop coûteuses, dont les archives seront détruites quelques décennies plus tard. Le pouvoir va même jusqu'à interdire la construction de navires de haute mer en 1436. Toutefois, bien que la «fermeture des mers» (*haijin*) soit officiellement restée en vigueur jusqu'en 1567, le commerce avec l'étranger ne s'est jamais complètement interrompu. Voir Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, Paris 2012, pp. 44–45.

entraîne la suspension de toute négociation suite à la mort de l'empereur Zhengde – plus ouvert que ses successeurs aux relations internationales – conduisent les autorités chinoises à durcir leur politique extérieure. Tous les membres de l'ambassade sont jetés en prison et la plupart d'entre eux sont exécutés. Durant leur captivité, certains Portugais, probablement persuadés d'y trouver la seule voie de leur salut, cherchent à engager leur pays dans une guerre contre la Chine par le biais de missives qu'ils parviennent à faire sortir de l'Empire. Pour sa part, le pouvoir chinois promulgue, en 1522, un édit qui interdit tout commerce avec les Occidentaux. Bien que largement transgressé par les deux camps, cet édit se maintient jusqu'en 1552.

Ce climat d'hostilité et de méfiance réciproque est évidemment prégnant dans les premiers témoignages oculaires auxquels l'ambassade a donné lieu. Constitués de trois lettres rédigées par des prisonniers portugais, ces témoignages représentent un corpus singulier au sein duquel l'image de la Chine tranche considérablement avec la vision légendaire et paradisiaque qu'en proposaient les textes médiévaux mais également avec la représentation idéalisée majoritairement véhiculée par la littérature géographique du second XVI^e siècle. Communément désignées par le titre explicite de *Lettres des captifs de Canton*², ces trois lettres – l'une écrite en 1521 par un membre de l'ambassade, Cristóvão Vieira, et les deux autres par un marchand, Vasco Calvo, en 1524³ – racontent l'expérience difficile de la captivité et envisagent les conditions d'une conquête militaire du Céleste Empire. Ce sont les seuls témoignages de première main envoyés en Europe durant le premier XVI^e siècle. A ce corpus s'ajoutent deux œuvres majeures qui traitent de la Chine: le *Livro das Cousas da India* de Duarte Barbosa (?–1521), rédigé vers 1516, et la *Suma oriental* de Tomé Pires (1465–1540), rédigée vers 1515 et donc avant l'arrivée en Chine de son auteur. Deux textes dont on ne trouve, dans la première moitié du XVI^e siècle, que des extraits dans le volumineux recueil du géographe et humaniste italien Giovanni Battista Ramusio (*Delle Navigazioni et Viaggi*, 1550–1559) et qui n'ont été publiés dans leur intégralité qu'au XX^e siècle. Quelques informations fragmentaires apparaissent également chez des voyageurs italiens tels que

- 2 «Cartas dos cativos de Cantão». Ces lettres ont été publiées dans une édition bilingue (portugais – anglais) par Donald Ferguson au début du XX^e siècle (D. Ferguson, *Letters from Portuguese captives in Canton, written in 1534 & 1536: with an introduction of portuguese intercourse with China in the first half of the sixteenth century*, Bombay 1902). Une édition en fac-similé de ce livre est parue en 2012.
- 3 Les dates de rédaction de ces lettres sont incertaines. Dans son édition, Ferguson propose les dates de 1534 et 1536. Lach évoque ce problème de datation mais ne tranche pas (Donald F. Lach, *Asia in the making of Europe*, t. 2, *The Century of Discovery*, Chicago 1965, p. 734, note 14). Quant à Charles R. Boxer, il estime qu'elles auraient toutes été rédigées en 1524 (C.R. Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, London 1953, p. xxi, note 2). Il suit en ce sens Armando Cortesão, le premier à avoir remis en cause les dates avancées par Ferguson (A. Cortesão, *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, Londres 1944 [Hakluyt Society Ser. II 89–90]).

Andrea Corsali (1487-?), Giovanni da Empoli (1483-1518) ou Antonio Pigafetta (1491-1534). À l'exception d'une version française abrégée, publiée en 1534, le récit de Pigafetta, qui relate la circumnavigation de Magellan, est d'abord connu à la Renaissance, tout comme les écrits de Barbosa, Pires, Corsali et Empoli, à travers les extraits qu'en donne Ramusio. L'italien est ainsi la première langue de diffusion des informations relatives à l'Empire du Milieu, mais celles-ci sont fragmentaires et se fondent dans une compilation monumentale. Le lecteur européen avide d'informations plus systématiques devait se tourner vers les historiens lusitaniens Fernão Lopez de Castanheda et surtout João de Barros. Barros reprend en effet l'ensemble de la production textuelle portugaise du premier XVI^e siècle et propose une sorte d'état de la question chinoise dans sa troisième *Décade* (*Tercera Decada da Asia*, Lisboa, J. de Barreira, 1563). Toutefois, vu le statut relativement marginal de la langue portugaise, ce livre – n'ayant pas été traduit – ne connaît guère de succès en dehors des frontières lusitaniennes. En outre, bien qu'il s'appuie sur l'ensemble des écrits sur la Chine disponibles à la Maison de l'Inde (*Casa da India*), l'historien portugais privilégie deux sources pour leur richesse documentaire: la missive de Vieira, compagnon d'ambassade de Pires, et le livre de Barbosa, membre – comme Pigafetta – de l'expédition de Magellan. Il est donc tributaire d'un regard essentiellement négatif sur la Chine (Vieira) et d'informations de seconde main (Barbosa). Ainsi, si la production portugaise véhicule déjà un vaste savoir sur la Chine, elle en propose une image encore très nuancée et, à certains égards, assez sombre. Elle rend certes déjà compte d'une civilisation raffinée et d'un système politique fortement organisé, mais on est encore loin de l'image d'un pays idéal dans lequel règne l'ordre, la justice et la paix et auquel seul le christianisme paraît faire défaut, qu'on trouve dans les publications espagnoles de la fin du siècle. L'entrée des jésuites sur la scène chinoise semble avoir joué un rôle de premier plan dans ce passage d'une perception partiellement négative de la Chine à celle d'une nation en tous points exemplaire, sauf bien sûr en matière de religion.

Premiers témoignages jésuites

S'il meurt sur l'île de Sancian sans avoir pu entrer en Chine, saint François Xavier a joué un rôle déterminant dans l'évolution du savoir sur le Céleste Empire. Sur la base d'informations recueillies auprès de ses interlocuteurs japonais, de voyageurs portugais et de commerçants chinois rencontrés en chemin, il est le premier à représenter la Chine comme un pays favorable à l'expansion du christianisme en avançant l'idée d'un peuple sage, d'un gouvernement juste et bien réglé et d'un royaume pacifique. Sa conviction que la conversion de l'Asie, et notamment du Japon, doit

passer par la conversion de la Chine va par ailleurs déterminer ses successeurs à s'intéresser prioritairement à l'Empire du Milieu. Durant les trente années qui séparent la mort de Xavier (1552) de leur installation officielle dans les provinces du Sud (1582), les jésuites s'évertuent sans relâche à trouver le moyen de s'établir dans l'Empire du Milieu et, pour ce faire, s'emploient à récolter des informations sur la civilisation chinoise. Le 23 novembre 1555, Melchior Nunhes Barreto, alors provincial de l'Extrême-Orient, après avoir passé quelques mois à Canton, écrit une longue lettre de Macao à ses frères de Goa et d'Europe dans laquelle figure la première description détaillée de la Chine écrite par un membre de la Compagnie de Jésus. La partie ethnographique de cette lettre est publiée en 1558 à Coimbra dans une traduction castillane, sous le titre d'*Información del Reino de la China*, tandis qu'une version *in extenso* paraît à Venise la même année, en traduction italienne, dans les *Diversi Avisi Particolari dell'Indie di Portogallo (1551–1558)*.

Un autre texte diffusé par la Compagnie s'avère déterminant dans le processus de construction du savoir occidental sur la Chine. Il s'agit du témoignage d'un marchand portugais du nom de Galeote Pereira, capturé par les autorités Ming en 1549 avec quelques compatriotes dans la province du Fou-kien. Pereira, après sa libération en 1553, rédige une description ethnographique exceptionnelle, tant par sa richesse documentaire que par son influence sur la littérature géographique ultérieure. Parsemé de détails inédits sur le pays et ses habitants, le rapport de Pereira fonctionne effectivement comme source, directe ou indirecte, de presque tous les écrits occidentaux sur la Chine rédigés dans la seconde moitié du XVI^e siècle.⁴ Un tiers de ce rapport est notamment reproduit dans le *Traité* de Gaspar da Cruz, que les historiens s'accordent à considérer comme la première publication européenne exclusivement consacrée à la Chine.⁵ Toutefois, si Galeote Pereira en est incontestablement l'auteur, ce rapport a été copié par les novices du Collège de St-Paul (à Goa) en 1561 avant d'être envoyé en Europe où il est traduit en italien puis publié dans les *Nuovi Avisi dell'Indie di Portogallo* en 1565 à Venise.⁶ La matière chinoise

4 Pour en savoir plus sur l'utilisation du rapport de Pereira dans la littérature géographique occidentale consacrée à la Chine, voir Lach, *Asia in the Making of Europe*, t. 2, pp. 742–815.

5 Publié à Evora en 1569 sous le titre de *Tractado em que se contam muito por estenso as cousas da China*, ce livre se fonde également sur les observations propres de l'auteur, effectuées lors de son voyage dans le Guangdong à l'hiver 1556. Il est constitué de vingt-neuf chapitres descriptifs sur la Chine et d'un appendice consacré à Ormuz. Pour plus de détails sur les rapports entre les œuvres de Pereira et de Da Cruz, voir Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, pp. 1–lxvii.

6 On possède aujourd'hui deux copies manuscrites de ce rapport conservées respectivement à Rome, Archivum Historicum Societatis Iesu (ARSI), Jap. Sin. 123, ff. 1–14, et Lisbonne, Biblioteca da Ajuda, codex 49-iv-50, ff. 388–399v. Boxer, à qui l'on doit la première publication de ces versions manuscrites en langue portugaise, les a comparées et affirme qu'elles ne présentent que des différences de détail. La version italienne, publiée dans les *Nuovi Avisi* en 1565 à Venise, aurait quant à elle été «légèrement abrégée». C.R. Boxer, *A Portuguese Account of South China in 1549–1552*, in: ARSI 22 (1953), pp. 57–92.

de ce texte est environ quatre fois plus étendue que celle de la lettre de Barreto évoquée ci-dessus. Sa publication dans les *Avisi* a ainsi permis à la Compagnie de s'imposer comme une référence majeure en matière de savoir sur la Chine. En 1565, lorsque le rapport de Pereira paraît à Venise, le lecteur curieux de s'informer sur ce vaste empire ne dispose en effet, en dehors des publications jésuites, que du grand recueil géographique de Giovanni Battista Ramusio. Rien de comparable, en termes de richesse documentaire, avec la lettre de Barreto et la description de Pereira. Quant aux historiens portugais (Castanheda et Barros), leurs œuvres véhiculaient certes beaucoup d'informations, mais elles n'étaient guère lues en dehors des frontières portugaises et demeuraient de toute manière inaccessibles aux non-lusophones.

Le rapport de Pereira et la lettre de Barreto jouent ainsi un rôle de premier plan dans la construction de l'image renaissante de la Chine dans la mesure où ils confirment implicitement, en les précisant, les informations recueillies par François Xavier et contiennent, en germes, les traits caractéristiques des descriptions ultérieures. Les données restent approximatives, mais ces écrits rendent compte du système administratif et judiciaire chinois, en relevant à la fois son bon fonctionnement et la cruauté des magistrats. Ils soulignent l'industrie du peuple, l'absence de mendiants, la condition recluse des femmes, la fertilité de la terre, la grandeur et la beauté des villes... Surtout, ils évoquent les questions religieuses en mettant l'accent sur le peu de fermeté des croyances, la mauvaise réputation des bonzes et la disposition des Chinois à devenir chrétiens en vertu de leur bon sens. Ce sont là autant de données ethnographiques diffusées par le réseau de communication jésuite qui viennent alimenter et préciser – voire, à certains égards, déterminer – les contours que prendra, dans le dernier quart du siècle, l'«image ibérique de la Chine».⁷ Ainsi, si les premières grandes publications jésuites sur la Chine ne paraissent qu'au début du XVII^e siècle, les descriptions renaissantes sont déjà largement dépendantes des contributions de la Compagnie. Reste que celles-ci se voient dissoutes, comme la plupart des autres sources, dans un monument qui s'impose dès sa parution et pour quelques décennies comme la référence incontournable en matière de savoir sur le Céleste Empire: l'*Historia del gran reino de la China*⁸ de Juan González de Mendoza, qui se présente comme un grand tissu de sources multiples.

7 L'expression, qui désigne la représentation relativement uniforme de la Chine dans les écrits ibériques de la fin du XVI^e siècle, est de Manel Ollé (*La Invención de China. Percepciones y estrategias filipinas respecto a China durante el siglo XVI*, Wiesbaden 2000).

8 Publié pour la première fois à Rome en 1585, le livre de Juan González de Mendoza est réédité quelques mois plus tard à Valence. Une traduction italienne paraît à Venise la même année. L'*Historia* connaît encore dix-neuf rééditions en italien avant la fin du siècle et onze en espagnol; à quoi il faut ajouter trois éditions françaises (1588, 1589 et 1600), une édition anglaise en 1588, latine en

Mendoza

Commanditée par le pape Grégoire XIII, l'*Historia del gran reino de la China* présente un tableau extrêmement détaillé de la Chine et de ses habitants. N'ayant jamais voyagé en Extrême-Orient, Mendoza a réuni un nombre considérable de sources qu'il a savamment sélectionnées dans le but de proposer une image favorable de l'Empire du Milieu et d'encourager l'Europe à établir des relations pacifiques avec celui-ci. C'est que l'Espagne, dans les années qui précèdent la publication de l'*Historia* (1585), est partagée entre deux attitudes face à cette Chine encore largement méconnue. Frustrés par une succession d'échecs diplomatiques, plusieurs Espagnols des Philippines cherchent à convaincre Philippe II d'entreprendre une attaque armée. Philippe II, lui, semble avoir longtemps hésité avant de rejeter définitivement cette option. Il paraît toutefois pencher pour la voie pacifique à partir de l'Union des deux couronnes (1580) puisque, l'année suivante, il envoie une ambassade, via la Nouvelle-Espagne, auprès de l'empereur Wanli pour lui proposer un accord commercial. Cette ambassade – qui compte Mendoza parmi ses membres – quitte San Lucar en février 1581, munie de divers présents et d'une lettre autographe de Philippe II à l'attention de Wanli, pour atteindre Mexico au mois de juin. Elle n'ira pas plus loin: en cause, l'arrivée en Nouvelle-Espagne, quelques mois plus tard, de Duarte de Sande, ancien gouverneur des Philippines et fervent partisan de la conquête militaire. De Sande, invoquant que l'Espagne, en envoyant une ambassade auprès de l'empereur, n'aurait pas d'autre choix que de se présenter comme un pays vassal de la Chine (il n'avait pas complètement tort), est apparemment parvenu à convaincre le vice-roi Conde de Coruña d'empêcher les ambassadeurs de poursuivre leur route. Mendoza renonce toutefois à retourner immédiatement en Europe pour passer plus d'une année en Nouvelle-Espagne, où il profite de réunir quelques informations sur la Chine – il copie notamment la *Verdadera Relación* de Martín de Rada à Mexico.⁹ Il y recueille également quelques témoignages oraux, comme celui de Jerónimo Marín, l'un des premiers et rares Espagnols à avoir mis les pieds en Chine continentale à la Renaissance. Tout porte à croire que le projet d'écrire une description de la Chine se concrétise lors de son séjour à Mexico et qu'il n'est pas sans lien avec les déconvenues de l'expédition.

1589, néerlandaise en 1595 et allemande en 1597. En tout, quarante-six éditions en sept langues paraissent en Europe avant la fin du XVI^e siècle. Pour l'édition originale, voir Juan González de Mendoza, *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*, Roma 1585. Pour cet article, j'utilise une édition moderne de cette première version: Juan González de Mendoza, *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reino de la China* (1585), in: *Viajes y crónicas de China en los Siglos de Oro*, ed. María José Vega, Córdoba 2009.

9. Voir M. Ollé, 300 años de relaciones (y percepciones) entre España y China (Actas del Congreso Internacional «Relaciones entre España y China (1575–2005) ¿Sin pasado? ¿Con futuro?»), in: *Revista Huarte de San Juan* 15 (2008), p. 93.

Témoin des pressions exercées par certains Espagnols pour que Philippe II déploie son armée contre l'Empire du Milieu, Mendoza semble prendre clairement, dans son œuvre, le parti adverse. L'image d'un pays puissant et pacifique, véhiculée par l'*Historia*, représente en tous les cas un solide argument contre les partisans de la guerre. Il n'en reste pas moins que cette image procède d'une sélection orientée de l'information au sein du vaste corpus de textes utilisés par l'augustin espagnol. Parmi ceux-ci, l'auteur mentionne les œuvres de Gaspar da Cruz, Miguel de Loarca, Martín de Rada ainsi que les livres chinois envoyés en Espagne et à Rome par ce dernier, un compte rendu de Duarte Barbosa publié dans les *Navigazioni et Viaggi* de Ramusio et les lettres annuelles des jésuites.¹⁰ Si l'on ajoute à ce corpus la troisième *Décade* de João de Barros et le *Discurso* d'Escalante¹¹ dans lesquels Mendoza aurait tacitement puisé, l'*Historia* peut être considérée comme le produit intertextuel de presque tous les écrits de l'Europe renaissance consacrés à la Chine. En outre, sachant que Da Cruz a puisé des informations chez Pereira, qu'Escalante a lui-même utilisé Da Cruz et Barros, il devient évident que les sources de l'*Historia*, de première, de deuxième et de troisième main, suivent un cheminement inextricable. Or, s'il semble vain de chercher à reconstituer le parcours des sources, la mise au jour des pratiques intertextuelles des descripteurs de la Chine permet de rendre compte du processus de construction dont résulte cette «image ibérique» qui culmine dans l'œuvre de Mendoza.

Mobilisation du savoir chinois

On connaît l'importance de la tradition écrite dans l'Empire du Milieu, et la maîtrise de la langue mandarine par les jésuites, si elle leur a d'abord permis d'entrer en contact avec la population, leur servait également à compléter leur propre connaissance du pays et celle qu'ils diffusaient en Europe. De la sagesse chinoise issue des Classiques confucéens aux descriptions chorographiques des diverses provinces en passant par le savoir astrologique et médicinal, tout est consigné dans des écrits la plupart du temps largement diffusés dans les milieux lettrés et facilement accessibles. Il va sans dire que cette tradition écrite aux origines lointaines représente une source de savoir inestimable pour qui cherche à comprendre et à pénétrer une civilisation si ancienne, si complexe et, comme nous l'avons vu, si résistante aux échanges interculturels. L'utilisation de sources chinoises se révèle à ce

10 Lach propose une étude fort bien documentée des diverses sources utilisées par Mendoza. Voir Lach, *Asia in the Making of Europe*, t. 2, pp. 742–94.

11 Bernardino de Escalante, *Discurso de la navegacion que los Portugueses hazen à los Reinos y Provincias del Oriente, y de la noticia que se tiene de las grandezas del Reino de la China*, Sevilla, 1577. J'utilise ici l'édition moderne établie par María José Vega, *Viajes y crónicas*).

titre déterminante dans le processus de construction de «l'image ibérique de la Chine». Ces sources écrites ont en quelque sorte permis de compenser le manque de témoignages occidentaux au XVI^e siècle. En somme, ce que la Chine ne laissait pas voir aux étrangers, elle le leur donnait à lire. Les contraintes imposées par la politique étrangère des autorités Ming à la circulation des hommes n'ont en effet eu que peu d'emprise sur la circulation des livres et des savoirs. Encore fallait-il être à même d'accéder au contenu que cette vaste littérature véhiculait. Aucun Européen, avant les premiers missionnaires jésuites de Chine, ne connaissait suffisamment la langue mandarine pour déchiffrer le sens des textes par lui-même. Les émigrés chinois, installés dans divers comptoirs d'Extrême-Orient, ont à cet égard joué un rôle important, en traduisant ces textes à l'attention des Occidentaux.

Le premier Européen à recourir à la littérature chinoise est l'historien portugais João de Barros, facteur de la *Maison de l'Inde* de 1533 à 1567. Il avait accès à une collection de livres apportés à Lisbonne par des navires marchands et bénéficiait surtout des services d'un esclave chinois instruit, capable de les lui traduire.¹² Ainsi, dans la 1^{re} *Décade*, publiée en 1552, il tire déjà certaines informations géographiques de livres chinois que l'historiographie reste incapable d'identifier.¹³ Il s'agit toutefois là d'un cas exceptionnel et la littérature chinoise ne commence à être véritablement utilisée comme source d'information qu'à partir des années 1570, dans les comptoirs d'Extrême-Orient, en particulier à Macao et aux Philippines.¹⁴

Lorsque les Espagnols prennent possession de Manille en 1565, l'archipel philippin comprend déjà une importante population chinoise, constituée de Chinois métis et de *Sangleys*¹⁵. Certains d'entre eux sont rapidement formés à la langue castillane pour être utilisés comme interprètes. Ainsi, lorsque Martín de Rada revient de son premier voyage sur les côtes chinoises en 1575, muni d'une quantité

12 Charles R. Boxer, *Three Historians of Portuguese Asia* (Barros, Couto and Boccardo), in: *Boletim do Instituto Português de Hongkong* 1948, pp. 19–20.

13 Michele Ruggieri, *Atlante della Cina*, ed. E. Lo Sardo, Roma 1993, pp. 42–43. Voir aussi Lach, *Asia in the Making of Europe*, t. 2, p. 739.

14 Calvo et Viera auraient également consulté des livres chinois. Calvo prétend d'ailleurs «savoir lire et écrire les caractères [chinois]». S'il faut relativiser cette affirmation, il semble indéniable que certaines informations véhiculées par leurs écrits proviennent de sources locales. La liste des quinze provinces du pays qu'ils proposent, et qu'aucun autre voyageur européen de la Renaissance ne donne avec tant de précisions, ne saurait avoir été établie sur la seule base de leurs observations. Or, on sait que parmi les compagnons de captivité de Vieira et Calvo se trouvait un interprète nommé Simão («Simão lingoa»). Pour la présence d'un interprète parmi les prisonniers portugais, voir Ferguson, *Letters*, p. 61; pour la liste des quinze provinces, voir p. 68.

15 Le terme *Sangley* est à l'origine utilisé aux Philippines pour désigner les immigrés de pure ascendance chinoise, qu'on distinguait des Chinois métis (*mestizos de sangley*). La distinction avait son importance à l'époque de la colonisation espagnole puisque les métis bénéficiaient de certains droits dont les *Sangleys* étaient dépourvus.

considérable de livres chinois¹⁶, les *Sangleys* sont naturellement appelés à les traduire. L'apparition de cette nouvelle source informative constitue une étape fondamentale dans la progression du savoir sur la Chine et va rapidement provoquer, on l'a dit, un impact considérable sur la production textuelle et, par conséquent, sur la représentation occidentale de ce savoir. Le recours aux livres chinois devient par ailleurs un véritable *leitmotiv* à partir de 1580 et fonctionne dès lors comme une sorte de garantie de la valeur informative des diverses descriptions ethnographiques. Or, comme les livres utilisés sont souvent les mêmes, cette pratique – tout comme la grande circulation de la littérature géographique renaissante – permet d'expliquer les nombreux recoupements textuels ainsi que les ressemblances formelles qui caractérisent cette même littérature.

Prenons l'exemple concret de la tendance presque systématique à dénombrer précisément les villes chinoises en fonction de leur importance démographique. Martín de Rada, le premier à bénéficier des traductions des livres qu'il a lui-même rapportés de son voyage sur les côtes chinoises, y consacre un chapitre entier. En voici l'*Incipit*:

Le royaume de *Taybin*¹⁷ comprend quinze provinces dans lesquelles on trouve deux sortes de villes. Ils appellent les unes *hu* ou *fu* et les autres *chiu*. Ils ont coutume d'appeler les plus importantes *fu*, où se tient généralement, dans chacune d'elles, un gouverneur nommé par le roi [...] tandis que celles qu'ils appellent *chiu* sont habituellement sujettes au gouverneur d'une *fu*, bien que certaines *chiu* ne soient pas sujettes et possèdent leur propre gouverneur, et qu'à l'inverse, certaines *fus* soient sujettes au gouverneur d'une autre *fu*. Ils appellent les bourgades *coan*. Il y a donc dans les quinze provinces de *Taybin* trois cent quatre-vingt-dix villes dont cent cinquante-cinq *fus*.¹⁸

16 Ces livres sont aujourd'hui perdus. Boxer, à partir de la traduction anglaise de l'*Historia* de Mendoza, en donne toutefois une description détaillée. Ils traitent de sujets aussi divers que l'économie, la fabrication de navires, le droit, la botanique, la musique, les métaux, la calligraphie, etc. Voir Boxer, *South China in the Sixteen Century*, pp. lxxxiii–lxxxvi. Pour la description originale de ces ouvrages dans l'*Historia*: voir Mendoza, *Historia*, pp. 206–208.

17 «Taybin» ou «Taibin» est la forme espagnolisée du nom que les Chinois donnaient à leur pays au temps de la dynastie Ming, c'est-à-dire *Da Ming*, qui signifie littéralement «le grand royaume de la dynastie Ming».

18 «Tiene el Reyno de taybin en las quinze provinçias dos maneras de çiudades unas que llaman, hu, o, fu, y otras que llaman, chiu, Las mas principales suelen llamar, fu, de las quales cada una suele tener su governador puesto por el rrey [...] pero las que llaman chiu suelen ser sugebtas al governador de algun hu, aunque algunos chius ay no sugebtos sino que tienen governador por si y al rreyes algunos hus sugebtos a governador de otro, fu. A las villas llaman coan ay pues en toda taybin quinze provinçias trezientas y noventa çiudades de las quales las, 155. son hus», Martín de Rada, *Verdadera Relación de las cosas del Reyno de TAIBIN por otro nombre china y del viaje que a el hizo el muy Reverendo padre fray martin de Rada provinçial que fue de la orden del glorioso Doctor de la yglesia San Agustin. que lo vio y anduvo en la provinçia de Hocquien año de 1575 hecha por el mesmo*, Bibliothèque nationale de Paris, Fonds espagnol, 325.9 (MF 13184), 1575, ff. 22v; ma traduction. Ce texte, digitalisé par L'Escola d'Estudis de l'Asia Oriental de l'Universitat Pompeu Fabra, est disponible en ligne: <http://www.upf.edu/asia/projectes/che/s16/radapar.htm> (10.6.2014).

La suite du chapitre détaille le nombre des *fu*, *chiu* et *coan* évoqués ici pour chacune des provinces en avançant de nombreuses précisions sur leur population, organisation politique, poids économique en fonction des tributs annuels versés à l'empereur, etc. L'intérêt de ce chapitre – et sans aucun doute son rôle implicite – ne réside pas tant dans les informations minutieuses qu'il propose que dans l'idée d'un pays immense, fort peuplé et politiquement bien organisé qui s'en dégage. Il n'empêche qu'à la suite de Rada, les descripteurs de la Chine consignent presque systématiquement les chiffres avancés par les sources chinoises. Ainsi, neuf ans après Rada, le missionnaire jésuite Alessandro Valignano écrit: «de ces grandes villes, qu'ils appellent *fun*, [on en compte] plus de cent cinquante réparties dans ces quinze provinces»¹⁹. Bien plus tard, en 1610, l'historien jésuite Pierre Du Jarric remet en cause l'utilité de cette avalanche de chiffres:

Quelques auteurs mettent le nombre des citez et villes murées qu'il y a en chasque Province, mais ie n'en ay pas voulu faire icy le denombrement, tant pour ce que la chose n'est pas si certaine, que pour n'ennuyer le lecteur.²⁰

Du Jarric se montre ici conscient des travers suscités par le recours aux sources chinoises: retranscrire en détail toutes les statistiques démographiques est peut-être susceptible d'intéresser quelques personnes parmi les instances politiques ou religieuses mais risque surtout d'«ennuyer» le lecteur. Il semble par ailleurs au fait, lorsqu'il mentionne que «la chose n'est pas si certaine», de certaines divergences entre les sources. Il finit toutefois par céder à la tentation numérique quelques lignes plus bas lorsqu'il ajoute: «Les unes ils appellent *Fu*, ce sont les plus nobles et principales de toutes [...]. On en compte en toute la Chine quelque cent cinquante»²¹.

La conformité des chiffres avancés par les différents textes examinés ici témoigne non seulement du poids considérable des sources livresques, mais aussi d'un indéniable lien entre ces textes. Soit les auteurs ont repris les données de leur(s) prédécesseur(s), soit ils ont eu recours aux mêmes sources chinoises. Aucune différence majeure jusqu'ici: le nombre de *fu* avancé par Valignano et Du Jarric correspond à celui que donne Rada, mais, puisqu'ils n'évoquent jamais

19 «destas ciudades grandes, que llaman Fun, están repartidas por estas quinze provincias más de ciento y cinquenta de ellas», Saint François Xavier, Alexandre Valignano, Monumenta Xaveriana, ex autographis vel ex antiquioribus exemplis collecta, Matrili: typis Augustini Avrial, t. 1, «Sancti Francisci Xaverii epistolae aliaque scripta complectens, quibus praemittitur ejus vita a P. Alexandro Valignano, S. J. ex India Romam missa», 1899–1900, p. 160; ma traduction.

20 Pierre du Jarric, Histoire des choses plus memorables advenues tant ez Indes Orientales, que autres païs de la decouverte des Portugais, en l'establisement et progrez de la Foy Chrestienne et Catholique: Et principalement de ce que les Religieux de la Compagnie de Iesus y ont fait, et enduré pour la mesme fin. Depuis qu'ils y sont entrez iusqu'à l'an 1600, Bordeaux 1610, Livre IV, ch. XVIII, p. 510.

21 Idem, p. 510.

précisément la provenance de l'information qu'ils donnent, l'origine de cette conformité demeure imprécise.

On observe, à l'inverse, des divergences importantes qui tendent à mettre à mal l'utilité, voire la valeur informative, des sources chinoises. Escalante, l'un des rares auteurs à mentionner avec précision la provenance des chiffres qu'il avance, écrit en effet:

Il y a dans ce royaume tant de villes très peuplées que, dans une table géographique faite par les Chinois eux-mêmes, arrivée au Portugal en possession de Jean de Barros, historien très savant de cette nation, deux cent quarante-quatre villes fameuses ont été signalées.

Elles se terminent par cette syllabe *fu*, qui signifie ville, comme Canton fu, Panquim fu [...].²²

Entre les quelque cent cinquante *fu* dénombrées par Rada, Valignano et Du Jarric et le nombre de deux cent quarante-quatre avancé par Barros puis repris par Escalante²³, la différence est de taille. Elle s'explique cependant, du moins en partie, par l'origine de l'information. La «table géographique» chinoise que possédait Barros est singulière. Elle est arrivée en Europe bien avant le voyage de Rada dans le Foukien et n'a probablement été utilisée que par Barros. Escalante, comme en témoigne l'expression «très savant» par laquelle il qualifie l'historien portugais, donne manifestement plus de crédit à Barros qu'à ses autres sources et choisit de le suivre sans réserve. Le cas de Mendoza, à cet égard, apparaît plus problématique. Il révèle par ailleurs tout le paradoxe auquel peut conduire l'utilisation de sources multiples. Malgré – ou, en l'occurrence, à cause de – la richesse et la diversité de ses sources, Mendoza est l'auteur de son époque qui s'éloigne le plus de la vérité puisqu'il dénombre 591 *Fu* en Chine (contre, pour rappel, quelque 150 chez Rada, Valignano et Du Jarric, et 244 chez Escalante).²⁴ Deux historiens se sont, à ma connaissance, penchés sur cette question: Eugenio Lo Sardo attribue cette erreur à l'utilisation d'une source chinoise peu rigoureuse, tandis que Donald F. Lach

22 «Hay en este reino muchas ciudades y muy populosas tanto que, en una carta de geographia hecha por los mesmos chinas, que se trajo a Portugal a poder de Juan de Barros, historiador dotisimo de aquella nación, vinieron señaladas dozientas y quarenta y quatro ciudades famosas. Terminanse con esta sílaba, fu, que quiere decir ciudad como Cantón fu, Panquim fu», Escalante, Discurso, p. 42; ma traduction.

23 Notons qu'Escalante est ici fidèle à Barros. On peut en effet lire dans la 3^e Décade de l'historien portugais: «[...] segundo mostra a carta da Geographia que ovvemos, contem dozenta quarenta & quatro cidádes [...]» («[...] comme le montre une table géographique que nous possédons, ils dénombrent deux-cent-quarante-quatre villes [...]»); citation tirée de Vega, Viajes y crónicas, p. 42, note 142; ma traduction). Il apparaît par ailleurs ici que Boxer a tort de considérer l'œuvre d'Escalante comme une simple paraphrase du *Traité* de Gaspar Da Cruz, puisqu'elle puise manifestement chez Barros également (voir Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, p. lxxv).

24 Mendoza, *Historia*, p. 124.

avoue ne pas parvenir à se l'expliquer.²⁵ Même en admettant que Mendoza a suivi une source à valeur documentaire douteuse, il disposait, entre autres, des chiffres avancés par Rada et Escalante; des chiffres sans commune mesure avec celui qu'il propose. Qu'il ait effectivement trouvé ce chiffre gigantesque dans un livre chinois ou qu'il l'ait tout bonnement inventé, Mendoza a manifestement privilégié l'effet escompté sur le lecteur par rapport à la vérité documentaire. Lorsqu'on sait que l'un des enjeux principaux de l'*Historia* est d'encourager les Européens – et en particulier les Espagnols – à renoncer à toute entreprise militaire pour établir des relations pacifiques avec la Chine, cette multiplication des villes importantes de l'Empire du Milieu apparaît de nature à dissuader tous ceux qui pensaient cet empire facilement prenable.²⁶

Il semble ici que l'œuvre de Mendoza, au même titre que les autres descriptions ethnographiques renaissantes mais de manière encore plus marquée, ne tend pas simplement à «informer» le lecteur. En d'autres termes, la fonction informative de l'*Historia* paraît doublée d'une importante fonction stratégique.²⁷ Le plus remarquable, toutefois, est que la dimension stratégique de cette œuvre procède directement d'une sélection des données ethnographiques, parfois contradictoires. Nous venons de le constater à l'égard des sources chinoises. Il en va de même des sources occidentales.

25 E. Lo Sardo estime en effet que l'erreur de Mendoza vient du fait qu'il a recours à une source chinoise singulière. Alors que la source la plus fréquente des auteurs européens est communément le *Kuang-yü-t'u*, Mendoza tirerait ses informations chorographiques du *Ta Ming i-t'ung-chih*, dont la valeur documentaire, d'après Lo Sardo, est moindre (voir Lo Sardo, *Atlante della Cina*, pp. 42–43). Voir aussi Lach, *Asia in the making of Europe*, t. 2, p. 793.

26 A cette image d'une Chine vaste et puissante s'ajoutent les considérations de nature à dépeindre une civilisation sage et heureuse dont la conquête militaire ne saurait en aucun cas être justifiée, sinon par l'avidité européenne. L'influence de *L'Utopie* de T. More sur Mendoza, mise au jour par Pascale Girard, n'est naturellement pas étrangère à ce tableau d'une civilisation idéale. La Chine est en effet présentée par Mendoza comme un «modèle de gouvernement, voire un exemple concret de réalisation de *L'Utopie*» (P. Girard, *Les religieux occidentaux en Chine à l'époque moderne*, Paris 2000, pp. 20–21). Cet idéal politique conditionne en grande partie la fascination que l'Europe éprouve, durant près de deux siècles, pour la stabilité du système administratif chinois.

27 La fonction stratégique des descriptions géographiques renaissantes, de même que les préjugés idéologiques qui leur président souvent, ne les privent toutefois pas systématiquement de leur valeur documentaire. Joan-Pau Rubiés, dans un article qui porte principalement sur les effets des rencontres interculturelles – et des récits qui en émanent – sur l'Europe renaissante, l'a brillamment démontré (J.-P. Rubiés, *New Worlds and Renaissance Ethnology*, in: *History and Anthropology* 6/2 (1993), pp. 157–197). Il s'insurge notamment contre la thèse saïdienne selon laquelle le discours sur l'altérité culturelle ne serait que le résultat d'une projection européenne: «There is much more to European accounts of non-European than a justification of Empire. [...] it is equally misleading to understand European perceptions as the simple imposition of European realities» (Idem, p. 158). Ainsi, Mendoza, s'il opère parfois une distorsion de l'information documentaire à des fins stratégiques (en multipliant le nombre de villes chinoises importantes, par exemple), propose également un savoir sur la Chine largement reconnu par les historiens.

Sélection des témoignages

Le regard porté sur la Chine par les différents témoins oculaires est naturellement déterminé, en grande partie, par l'expérience vécue. Ainsi la Chine peut se révéler plus ou moins hostile, plus ou moins riche ou plus ou moins «civilisée» en fonction des régions parcourues et surtout des aléas de l'aventure personnelle de chaque voyageur. Les historiens ibériques, lorsqu'ils rédigent leur description en Europe à partir de cette palette éclectique de témoignages, s'autorisent dès lors à trancher entre les points de vue divergents, de manière à proposer une représentation cohérente de l'Empire du Milieu mais aussi conforme à la visée stratégique qui lui est dévolue.

Avant l'autorisation officielle accordée aux missionnaires jésuites de résider sur le sol chinois en 1582, les Occidentaux qui s'aventuraient dans le pays le faisaient, on l'a vu, au péril de leur vie. Nombre d'entre eux se sont retrouvés dans les geôles chinoises en attendant un jugement qui prenait parfois plusieurs années et qui les condamnait la plupart du temps à la peine capitale. Qu'on pense à Vasco Calvo et Cristóvão Vieira, faits prisonniers durant de longues années à la suite de l'échec de la première ambassade portugaise avant d'être exécutés; ou à Galeote Pereira, capturé pour commerce illégal avec trente autres Portugais en mars 1549 pour n'être libéré qu'en 1553. Quant à Martín de Rada et son confrère augustin Agustín de Albuquerque, victimes des différends entre les autorités chinoises et le gouvernement des Philippines, s'ils n'ont pas été fait prisonniers, ils ont subi la torture et ont été abandonnés sur une île au large des côtes chinoises en 1576.²⁸ Les diverses conditions de captivité, les diverses issues des procès ou les divers traitements réservés à ces premiers témoins ont naturellement influencé leurs descriptions respectives de la civilisation chinoise et en particulier du fonctionnement de la justice. C'est par conséquent à l'égard de la justice chinoise que les premiers écrits issus de témoignages oculaires sont les plus contrastés. Or, dans le tableau idéalisé proposé par Escalante et surtout par Mendoza, le système judiciaire est précisément le domaine dans lequel les Chinois apparaissent les plus admirables. Ce ne peut être ici que la conséquence d'une sélection orientée de l'information véhiculée par leurs diverses sources.

En fait, parmi les témoins occidentaux de l'intransigeante politique étrangère des Ming, seul Galeote Pereira semble avoir bénéficié d'un procès équitable – ou du moins favorable.²⁹ Le tableau du système judiciaire chinois n'est évidemment

28 Pour plus de détails sur la malheureuse issue du deuxième voyage de Martín de Rada dans le Fou-Kien, on consultera M. Ollé, *La Empresa de China. De la Armada Invencible al Galeón de Manila*, Barcelona 2002, pp. 64-72.

29 C.R. Boxer, s'appuyant sur les Annales chinoises, a montré que l'heureuse issue du procès de Galeote Pereira et de ses compagnons est en fait due à des querelles internes au sein de l'administration

pas sans lien avec l'heureux sort réservé à l'auteur et le poids considérable exercé par Pereira sur les descriptions ultérieures – en premier lieu celle de Gaspar da Cruz³⁰, elle-même très influente – expliquerait en partie pourquoi le bruit répandu sur le bon fonctionnement de la justice chinoise a porté si loin. Les circonstances tragiques du procès de Calvo et Vieira – qui ont rédigé leurs lettres dans une prison de Canton en attente de leur exécution – ont suscité une tout autre représentation du système judiciaire, relayée notamment par la 3^e *Décade* de João de Barros. Mais les diverses critiques à l'encontre de la justice chinoise, si convaincantes soient-elles, se voient manifestement édulcorées, voire complètement passées sous silence, par Escalante et Mendoza. Il semble ainsi que le privilège accordé à un témoignage oculaire par rapport à d'autres n'émane pas tant de sa valeur documentaire que de sa conformité à l'image de la Chine que les historiens espagnols entreprennent de construire. L'analyse comparée des grandes descriptions de la fin de la Renaissance avec leurs diverses sources occidentales révèle en effet que, lorsque ces dernières se contredisent, le tri de l'information opéré par les premières obéit avant tout à une démarche stratégique.

Prenons l'exemple précis d'un incontournable *topos* selon lequel les magistrats n'exercent jamais leur fonction dans leur province d'origine. Cette coutume judiciaire singulière a manifestement interpellé les Européens puisqu'elle est mentionnée dans presque tous les premiers témoignages oculaires et se voit systématiquement reprise dans les grandes descriptions du second XVI^e siècle. Pereira, dont le témoignage ne repose sur aucune source livresque, fait à ce sujet l'observation suivante :

De plus, pour assurer la sécurité du royaume, les *loutei* en charge du gouvernement d'une province doivent venir d'une autre province très lointaine, où ils doivent laisser femmes et enfants [...].³¹

Il poursuit son propos en précisant que ces magistrats («loutei»), arrachés à leur famille, jouissent d'un certain confort matériel grâce aux pensions royales et que, de ce fait, le roi n'a pas à «craindre de trahisons». Pereira se montre peu explicite sur les conséquences – heureuses ou malheureuses – de cette coutume particulière du système judiciaire chinois. Toutefois, en avançant qu'elle est conçue «pour assurer

chinoise. Plusieurs magistrats auraient cherché à faire condamner le capitaine Chu Wan, responsable de la capture des marchands portugais. L'issue du procès, favorable aux Portugais, explique pourquoi le système judiciaire chinois fait l'objet de tant d'éloges chez Pereira. Voir Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, pp. xxv–xxix.

30 Lach remarque d'ailleurs que les passages traitant du système judiciaire, chez Pereira, sont précisément ceux que Da Cruz a le plus largement utilisés et reproduits dans son *Traité* (voir Lach, *Asia in the making of Europe*, t. 2, p. 749).

31 «Di piu accioche il regno stia piu sicuro, li loutei che hanno da governare una provincia, devono essere d'un'altra molto lontana, dove han da lasciare moglie, figlioli [...].», Pereira, *Nuovi Avisi*, f. 71v; ma traduction.

la sécurité du royaume», il suggère qu'elle est bénéfique à la stabilité politique de l'empire. Vieira, lui, est bien loin de partager cet avis:

La coutume de ce pays de Chine veut que tout homme en charge de la justice ne peut être de la province où il exerce sa fonction; [...] de là vient qu'aucun juge de Chine n'est équitable, parce qu'il ne pense pas au bien de la province mais seulement à voler puisqu'il n'est pas natif de celle-ci et qu'il ne sait pas quand il sera muté dans une autre province. De là vient aussi qu'ils ne tissent pas de liens ni ne se mettent au service de la province et qu'ils n'éprouvent aucune affection pour le peuple: ils ne font rien d'autre que voler, tuer, fouetter et torturer le peuple. Celui-ci est moins bien traité par ces mandarins qu'il ne le serait par le diable en enfer [...].³²

La confrontation des deux citations précédentes révèle qu'une même donnée factuelle – en l'occurrence, la délocalisation des magistrats – peut susciter des interprétations diamétralement opposées. Pereira, on l'a dit, ne développe que très peu l'éloge de cette coutume judiciaire, tandis que Vieira semble manquer de mots pour exprimer tout le mal qu'il en pense, mais leurs points de vue respectifs n'en sont pas moins tranchés. Pour le premier, la délocalisation des mandarins tend à garantir la «sécurité» du pays. Pour le second, elle les incite à n'agir que dans leur intérêt propre et à exercer toutes sortes de cruautés gratuites sur le peuple. Gaspar da Cruz, également témoin oculaire mais qui, lui, n'est pas passé entre les mains de la justice chinoise, se charge de développer le propos de Pereira, dont le *Rapport* constitue, on s'en souvient, sa principale – voire sa seule – source occidentale. Là où Pereira reste allusif, le missionnaire dominicain se montre plus explicite:

[...] toutes [les charges] sont confiées à des hommes qui ne sont pas nés dans la partie du pays où ils les exercent, de manière à ce qu'ils ne soient pas mus par sentiment dans les affaires de justice qui leur incombent et qu'ils ne commettent pas d'abus de pouvoir, ce qui permet ainsi d'éviter les insurrections.³³

Alors que le rapport entre la délocalisation des magistrats et la sécurité du pays n'apparaît pas clairement justifié chez Pereira, il trouve soudain un argument de taille chez da Cruz. Eloignés de leurs parents et amis et n'ayant affaire qu'à des inconnus, les magistrats se montrent plus justes et, surtout, n'ont pas la possibilité de construire des alliances susceptibles de mettre en péril le pouvoir impérial.

32 «O estilo desta terra da China he que todo homen que ministra justiça não pose ser daquella governança; [...] daqui vem que nenhum iulgador da China não faz verdade porque não oulha pollo bem da terra senão por furtar porque não he natural della e não sabe quando o hão de mudar pera outra governança daqui vem não teren lianças nem prestimos donde governão nem teem amor a gente não fazem senão roubar matar açoutar por tromentos as povo e ho povo mais mal tratado destes mandarins doque he o diabo no inferno [...]», Ferguson, *Lettre de Vieira*, pp. 71–72; ma traduction.

33 Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, chap. XVII. p. 158; ma traduction.

Escalante, visiblement convaincu par les explications du dominicain, s'est apparemment contenté de les traduire:

Le roi, avec l'approbation des membres de son conseil, nomme les autres ministres des villes et des provinces du royaume en prenant garde qu'ils ne soient pas originaires du lieu où ils auront à administrer la justice, de manière à ce qu'ils ne soient pas mus par sentiment ni ne commettent d'abus de pouvoir qui pourraient occasionner des soulèvements et des troubles.³⁴

A bien considérer le propos de da Cruz, repris presque littéralement par Escalante, on constate que la délocalisation des mandarins présente, selon eux, deux avantages. D'une part, il assure le fonctionnement d'une justice équitable et, d'autre part, il garantit une forme de stabilité politique. Le second apparaît déjà chez Pereira, tandis que le premier est mentionné pour la première fois par Da Cruz. Mendoza, qui disposait du plus grand nombre de sources, a, on s'en doute, privilégié celles qui se montraient les plus élogieuses à l'égard du système judiciaire chinois. Il a par conséquent suivi da Cruz – peut-être via Escalante – en focalisant toutefois son propos sur le bon fonctionnement de la justice:

[...] ce que [le roi et son conseil] considèrent en premier lieu est que le vice-roi, gouverneur ou auditeur ne soit pas natif du lieu où il va exercer sa charge afin d'éviter les méfaits que l'amitié des parents ou l'aversion des ennemis pourraient occasionner sur le bon exercice de la justice.³⁵

Il peut paraître surprenant que Mendoza, toujours prompt à reproduire les informations susceptibles de susciter l'admiration pour la Chine, ne reprenne pas l'argument politique avancé par Da Cruz et Escalante. Or, il s'agit là, à mon sens, d'une omission volontaire. En laissant de côté la question des insurrections que les mandarins pourraient fomenter avec leurs proches, Mendoza propose une autre lecture – bien plus valorisante – du système judiciaire chinois. En effet, la délocalisation des mandarins en fonction, à la lumière de ce passage, semble n'avoir d'autres fins que de favoriser le bon déroulement de la justice. Il n'est plus conçu pour protéger le pouvoir de l'empereur, ni même la stabilité de l'Etat, mais simplement pour garantir le droit de chaque sujet à être jugé avec impartialité. Il est par ailleurs remarquable que le propos de Mendoza s'oppose plus que tout autre à celui de

34 «También provee el rey, con parecer de los de su consejo, a los demás ministros ordinarios de las ciudades y lugares del reino, con consideración que no sean de la mesma tierra a do han de ir a administrar justicia, porque no les mueva afición, ni se hagan insolentes y poderosos con el mando, de suerte que causen algún levantamiento y alteración», Escalante, Discurso, p. 75; ma traduction.

35 «[...] lo primero que advierten [el rey y su consejo] es que el virrey, gobernador u oidor no sea natural de la tierra adonde va proveído, por evitar el daño que podría hacer a la buena ejecución de la justicia, el amor o el oído de los parientes o enemigos», Mendoza, Historia, p. 185; ma traduction.

Vieira. Alors que ce dernier affirme en premier lieu que la délocalisation implique «qu'aucun juge de Chine n'est équitable parce qu'il ne pense pas au bien de la province» qu'on lui a confiée, l'historien espagnol suggère exactement le contraire. Dépourvu de tout sentiment de haine et d'affection, le juge, selon lui, est à même d'exercer sa charge avec équité.

Parmi les divers témoignages occidentaux qui ont alimenté la construction de «l'image ibérique de la Chine», la *Verdadera Relación* de Martín de Rada a cette particularité de n'avoir été utilisée – comme source d'information – que par Mendoza. Rédigée aux Philippines en 1575, elle ne parvient en Espagne que deux ans plus tard, soit l'année même de la publication du *Discurso* d'Escalante – lequel n'a par conséquent pas pu la consulter. Or, Rada, bien qu'il ait écrit ce texte avant d'être torturé et abandonné³⁶, ne se montre pas tendre envers les Chinois à qui il ne reconnaît aucun savoir, à l'exception de la médecine, et en qui il voit un peuple vil et lâche. En matière de sciences, nous dit en effet Rada, les Chinois connaissent certes les vertus des plantes médicinales, mais «il n'y a rien à apprendre de tout le reste puisqu'ils ne savent rien de la géométrie, ne connaissent ni l'usage ni l'existence du compas, ne savent pas compter si ce n'est additionner, soustraire et multiplier et croient que le soleil et la lune sont des hommes, que le ciel est plat et que la terre n'est pas ronde»³⁷. Les critiques du missionnaire espagnol n'ont pas pour principale cible le fonctionnement judiciaire, mais le peu d'estime qu'il voue à cette société imprègne l'ensemble de sa *Relación* et produit un sombre tableau de la Chine. Surnommé le «Las Casas des Philippines» pour son soutien aux indigènes, ce savant espagnol devenu Maître (Docteur) en 1575, qui refusa par ailleurs le diocèse que Philippe II voulait lui confier, ne nourrissait en effet pas une profonde sympathie pour les Chinois. Sans le succès de l'œuvre de Mendoza, qui prend soin de se référer presque constamment – et la plupart du temps explicitement – à Rada tout en gommant les diverses critiques et le ton malveillant à l'encontre des Chinois³⁸, il y a fort à parier que ce texte aurait joui d'une influence autrement importante sur la perception occidentale de la Chine. Or, les douze chapitres descriptifs de la *Relación* ne sont publiés pour la première fois qu'en

36 Martín de Rada est allé deux fois en Chine. La *Verdadera Relación* est rédigée en 1575, au retour du premier voyage de l'auteur dans le Fou-kien. La mésaventure évoquée ici a eu lieu un an plus tard, lors du second voyage.

37 «[...] de todo lo demas no ay que echar mano que no tienen mas de solo el olor o nombre dello pues ni saben cosa de giometria ni tienen compas ni usan del ni saben contar mas de solo sumar y rrestar y multiplicar y creen el sol y luna ser hombres y el cielo ser llano y no rredonda la tierra», Rada, *Verdadera Relación*, f. 28r; ma traduction.

38 Certains historiens ont déjà relevé la tendance systématique de Mendoza à édulcorer les critiques de Rada à l'encontre des Chinois. Voir notamment Luke Clossey, *Salvation and Globalization in the Early Jesuit Missions*, New York 2008, p. 204. Voir aussi C.R. Boxer, *The Chuch Militant and Iberian expansion, 1440–1770*, Baltimore 1978, p. 55.

1884.³⁹ Jusque-là, la diffusion de cette œuvre se fait principalement à travers le filtre de l'*Historia* et le lecteur crédule n'avait aucune raison de chercher à lire Rada dans le texte du moment que Mendoza affirmait lui être fidèle:

[...] le père Rada, provincial, et son compagnon (dont je suivrai la relation dans la plus grande partie de cette histoire, comme de témoins oculaires à ce point dignes de foi qu'on ne peut les contester) [...].⁴⁰

Pourquoi, en effet, perdre son temps à lire les rapports de Rada et de son confrère (Hierónimo Marín) si l'*Historia* reproduit fidèlement et sans exceptions les informations qu'ils contiennent? La lecture de la *Relación Verdadera* – et notamment du passage que nous venons d'examiner sur l'ignorance scientifique des Chinois – n'aurait pourtant conduit personne à estimer, comme le fait Mendoza, qu'il y a en Chine de «grands astrologues»⁴¹. On imagine en effet assez mal qu'un peuple qui ne sait «rien de la géométrie» et prend les astres pour des hommes puisse en compter. Mais l'historien espagnol se garde évidemment de parler de cela.

On mesure ici à quel point les témoignages mobilisés par l'*Historia* de Mendoza, par la sélection de l'information que celle-ci opère, peuvent être détournés de leur sens. La *Relación Verdadera* de Rada en est le meilleur exemple. Alors que, si l'on en croit Mendoza, l'œuvre de Rada est sa source la plus importante et surtout la plus fiable, l'image de la Chine qu'elle véhicule tranche singulièrement avec le tableau admiratif qui se dégage de l'*Historia*. Il apparaît dès lors évident que, quelle que soit l'origine de l'emprunt, Mendoza délaisse tout ce qui ne correspond pas à la représentation de la Chine qu'il entend transmettre à l'Europe. Mais il y a plus. Mendoza, à l'instar de son prédécesseur, Bernardino de Escalante, ne se contente pas de sélectionner les données qui lui conviennent. Il procède également à certaines manipulations, n'hésitant pas à extrapoler à partir d'informations ponctuelles ou à connecter des données parfaitement indépendantes dans ses sources. C'est à cette seconde pratique que nous nous intéresserons maintenant. Nous verrons que, même lorsqu'une donnée ethnographique fait unanimement l'objet de commentaires élogieux dans les premières descriptions, les historiens espagnols cherchent à la rendre encore plus admirable au moyen de divers bricolages textuels.

39 La Relation de Rada comprend deux parties. La première, qui relate le voyage de l'auteur en Chine, son séjour dans le Fou-kien et son retour à Manille, est entièrement retranscrite dans les *Conquistas* de Fray Gaspar de San Agustín en 1698. La seconde, consacrée à la description de la Chine, n'est par contre publiée sous sa forme originale qu'en 1884, à Valladolid, dans la *Revista Agustiniiana*. Voir Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, p. lxxviii.

40 «[...] el padre fray Herrada, provincial, y su compañero (cuya relación yo seguiré en lo más desta historia, como de testigos de vista y tan fidedignos que no se les puede poner excepción) [...]», Mendoza, *Historia*, p. 115; ma traduction.

41 Mendoza, *Historia*, p. 196.

La construction textuelle d'une Chine idéale

S'il est un domaine dans lequel les auteurs du XVI^e siècle sont unanimes, c'est bien celui des propriétés naturelles de la Chine, vantées pour leur richesse et leur diversité. Mendoza y consacre les chapitres 2 à 4 du premier livre de son *Historia* et Escalante le septième de son *Discurso*. Pour expliquer l'abondance des récoltes et la diversité des produits naturels, l'étendue du pays et les faveurs climatiques dont il bénéficie sont sans cesse invoquées par leur prédécesseurs. En somme, au XVI^e siècle, la Chine est systématiquement représentée comme le royaume de l'opulence, ce qui lui confère des allures d'immense jardin édénique.⁴² Toutefois, à la différence du Nouveau Monde, souvent comparé à une forme de paradis terrestre, la terre chinoise, selon les historiens espagnols, devrait aussi sa richesse à l'industrie de ses habitants. A la nature luxuriante et indomptée de l'Amérique s'oppose une terre soigneusement cultivée et entièrement soumise aux services de l'homme. Autrement dit, le Chinois, à la lecture d'Escalante et de Mendoza, semble exercer une domination habile et maîtrisée sur la nature. Son ingéniosité lui permet de tirer pleinement profit d'une terre particulièrement prodigue et si les campagnes chinoises s'apparentent à un jardin paradisiaque, elles le doivent en grande partie à leurs habitants. L'admiration suscitée par les richesses naturelles de la Chine apparaît ainsi indissociable de celle que les historiens espagnols éprouvent pour le raffinement et la supériorité de sa civilisation. Dans tous les cas, Escalante et Mendoza ne manquent pas de mettre en rapport la fertilité de la terre et l'ingéniosité du peuple pour expliquer l'abondance de ressources matérielles.

Mendoza, jamais avare en superlatifs, n'hésite pas à faire de la Chine le «Royaume le plus fertile de tout le monde». Le rendement exceptionnel de la terre proviendrait, selon lui, de l'heureux concours d'une fertilité naturelle sans pareille et d'un travail assidu et ingénieux des habitants, lui aussi unique au monde:

La bonté et la fertilité de la terre sont améliorées par le travail continu et l'ingéniosité des naturels, laquelle est si grande qu'ils n'épargnent aucune vallée, aucune montagne ni aucun rivage, où ils ne plantent et ne sèment que ce qu'il savent que le terroir pourra porter et produire, selon sa bonté, comme les arbres fruitiers et les grandes semailles de blé, d'orge, de riz, de lin, de chanvres et d'autres choses.⁴³

42 Voir le bel article Clotilde Jacqueland, Un jardin sous le ciel: la Chine d'après les voyageurs espagnols de la fin du XVI^e siècle, in: A-M Brenot, B. Cottret, *Le Jardin: Figures et métamorphoses*, Dijon 2005, pp. 279–287.

43 «Ayuda a la bondad de la tierra para la fertilidad el continuo trabajo e industria de los naturales della, que es tanta, que ni perdonan a valles ni a sierras ni riberas donde no planten y siembren todo aquello que entienden que la tierra podrá llevar y producir, según la bondad que tiene, como frutales y grandes sementeras de trigo, cebada, arroz, lino, cáñamo y otras cosas», Mendoza, *Historia*, p. 116; ma traduction.

Le caractère hyperbolique de ce propos s'inscrit pleinement dans la continuité du *Discurso*. Escalante, après quelques considérations sur les conditions climatiques, se montrait en effet déjà aussi admiratif que son compatriote face au savoir agricole des Chinois:

[...] d'où l'on peut comprendre la fertilité [de cette terre], sans doute la plus grande et la plus abondante qu'on connaisse dans le monde, en raison de la capacité des naturels à mettre à profit leur ingéniosité et leur travail continu.⁴⁴

La suite du texte d'Escalante ne laisse aucun doute sur le fait que Mendoza est non seulement allé y chercher des informations, mais également des images et des formules:

[...] n'épargnant aucune montagne, aucune vallée ni aucun rivage où tout est planté et cultivé de différentes sortes de fruits et de grandes semences de blé, d'orge, de riz et d'autres légumes selon la commodité et l'endroit.⁴⁵

On voit bien ici que la cohérence de «l'image ibérique de la Chine», diffusée dans l'Europe renaissante, doit beaucoup à la pratique de l'imitation qui, dans ce cas précis, confine à la simple copie. Mendoza ne se contente toutefois pas de reproduire les mots et les tournures d'Escalante, il les réaménage de manière à insérer de nouvelles données, manifestement inventées de toutes pièces. Chez lui, le savoir agricole des Chinois leur permettrait de déterminer que telle terre est propice à telle semence ou à telle culture et, qui plus est, dans quelle mesure («ils ne plantent et ne sèment que ce qu'ils savent que le terroir pourra porter et produire»). Toutefois, si le processus d'idéalisation de la Chine se poursuit d'Escalante à Mendoza, il se manifeste d'abord dans le traitement que ces grandes descriptions de la fin du siècle font subir aux premiers témoignages oculaires. C'est là que le statut de construction textuelle de l'«image ibérique de la Chine» prend tout son sens. L'analyse systématique des premiers témoignages révèle en effet que la mise en rapport de l'ingéniosité chinoise et des richesses naturelles de la terre émane d'un travail sur les sources opéré par les historiens espagnols. Ainsi, le Portugais Melchior Nunhes Barreto, premier jésuite à pénétrer en Chine continentale, s'étonne déjà de la singulière fertilité du sol chinois, mais il ne fait aucune référence à un quelconque génie agricole. Il mentionne seulement que cette

44 «[...] por do se puede entender la fertilidad [desta terra], que sin duda es la mayor y mas abundante que se sabe en el mundo, à causa de procurar los naturales de se aprovechar de su industria, y continuo trabajo», Escalante, *Discurso*, f. 31v; ma traduction.

45 «[...] no perdonando à sierras, valles, ni riberas, que no estè todo plantado, y cultivado de diferentes generos de frutas, y de grandissimas sementeras de trigo, cevada, arroz, y otras legumbres, segun la comodidad y sitio», Idem, f. 31v; ma traduction.

fertilité extraordinaire permet aux Chinois de faire trois récoltes annuelles, véritable *topos* de la littérature prémoderne sur la Chine: «la terre donne des fruits trois fois par année: pour être irriguée par ces fleuves (comme je l'ai dit) d'eau douce, la fertilité va croissant»⁴⁶. L'homme, dans ce propos, ne prend aucune part explicite au rendement exceptionnel de la terre. Galeote Pereira s'étonne également des richesses naturelles de la Chine et évoque «l'abondance du pays»⁴⁷. Il remarque, deux pages plus haut, que chaque parcelle de terre est mise à profit par le peuple: «Ce pays est très peuplé, raison pour laquelle il n'est pas une parcelle de terre qui ne soit cultivée»⁴⁸.

Les deux observations reprises par Escalante et Mendoza – la fertilité du sol et l'industrie des habitants – figurent donc déjà chez Pereira comme d'ailleurs chez Da Cruz⁴⁹, mais elles ne sont encore aucunement placées dans une relation de cause à effet. On voit bien ici comment quelques observations ponctuelles, en l'occurrence la récolte triennale et l'omniprésence des cultures agricoles, trouvées ça et là chez divers auteurs, sont mises au service d'un discours hyperbolique qui, sans nier l'extraordinaire fertilité naturelle du sol chinois, permet de faire l'éloge de l'ingéniosité et, implicitement, de la civilisation chinoise.

Au savant assemblage de données ethnographiques éparses s'ajoutent certains phénomènes d'extrapolation. Ainsi en va-t-il de l'information selon laquelle autant de Chinois vivraient sur l'eau que sur terre. La plupart des témoins oculaires s'émerveillent devant les innombrables embarcations qu'ils découvrent à leur arrivée en Chine, mais ils n'en tirent pas pour autant des déductions démographiques générales. Vieira remarque déjà que les rivières sont les principales voies de communication de l'empire:

46 «[...] rende la terra frutto tre volte l'anno: aumentandosi la fertilità per esser rigata di questi fiumi (com'hò detto) di acqua dolce», Barreto, *Avisi particolari*, 1558, p. 33 (ma traduction). Mendoza ne manque pas non plus de mentionner les multiples récoltes annuelles et avance même le nombre invraisemblable de quatre: «[...] la tierra es tan fértil que da tres y cuatro frutos al año», Mendoza, *Historia*, p. 115. Ce type d'exagération, fréquent dans l'*Historia*, obéit évidemment à un processus d'idéalisation. Dans la même logique et sans doute pour renforcer l'assimilation de la Chine à un paradis terrestre, Mendoza va jusqu'à suggérer que le travail de la terre ne demande pas d'effort: «Todo este trabajo les es fácil con la memoria de la libertad con que cada uno goza de su hacienda [...]», *Idem*, p. 116.

47 «l'abondanza del paese», Pereira, *Nuovi Avisi*, ff. 66 r-v).

48 «E questo paese molto habitato, per la cual cosa non vi è palmo di terra che non si lavori», Pereira, *Nuovi Avisi*, f. 65v; ma traduction.

49 Da Cruz consacre le chapitre XII de son *Traité* à «l'abondance de la terre» chinoise et reprend en grande partie le propos de Pereira sur le sujet. Il développe toutefois considérablement les informations avancées par son prédécesseur en évoquant par exemple, comme Barreto avant lui, les «deux à trois récoltes annuelles» de riz. Il n'est cependant jamais question d'un rapport explicite entre la fertilité de la terre et l'ingéniosité des Chinois. Voir Da Cruz, chapitre XII, in: Boxer, *South China in the Sixteenth Century*.

Tous les déplacements et les voyages en terre de Chine se font sur les rivières, parce que tout le pays est sillonné de cours d'eau, de telle sorte qu'on ne peut parcourir deux lieues par voie terrestre sans traverser vingt rivières [...].⁵⁰

Peu avant de mentionner cette abondance de cours d'eau, le voyageur portugais avait également fait part de son étonnement devant la multitude de navires aperçus lors de son périple: «Ils ont un nombre incalculable de bateaux et de navires, à tel point que j'affirme en avoir vu plus de trente mille grands et petits»⁵¹. Barreto, lui, écrit qu'«il y a tant de navires dans ce pays, grands et petits, que c'est une merveille»⁵². Pereira, pour sa part, décrit sur près de deux pages les multiples cours d'eau qui rendent la pratique de la pêche très populaire, notant au passage qu'il existe une concentration particulièrement grande d'embarcations dans les estuaires: «Là où ces fleuves se rejoignent pour se jeter dans la mer, il y a une grande quantité de navires [...], lesquels sont si nombreux que, chose incroyable, on ne pêche pas moins d'un poisson par minute».⁵³ Quant à Da Cruz, s'appuyant en partie sur les propos de Pereira, il consacre un chapitre entier à la question, dans lequel il propose une description détaillée des différents types de navires, militaires, marchands, de pêche ou encore de logement.⁵⁴ Ces premières descriptions émerveillées des multiples navires semblent avoir incité les historiens espagnols à revisiter les données ethnographiques dont ils disposaient. En clair, de l'information selon laquelle la Chine compte beaucoup de rivières et de navires, les historiens espagnols ont déduit, de leur propre chef, que plus d'habitants vivaient sur l'eau que sur terre. Au début du chapitre X de son *Discurso de la navegación*, Bernardino de Escalante écrit en effet:

Il y a dans ce royaume une infinité de navires et d'embarcations, avec lesquels ils naviguent par les îles et les côtes de ce pays, qui sont très longues, et sur les grandes rivières qui le traversent de toutes parts, à tel point qu'on estime qu'il y a à peine moins de gens qui vivent sur l'eau que sur terre.⁵⁵

50 «Toda pasagem e caminhos na terra da China he em Rios porque toda a China e cortada dos Rios que não se podem andar duas legoas por terra sem atravesar Vinte Rios [...]», Ferguson, Letters, p. 70; ma traduction.

51 «tem barcas e navios lados per baixo sem conto de muitos eu me affirmo que veiria mais de /30000/ antre grandes e piquenos», Ferguson, Letters, p.68; ma traduction.

52 «vi sono tanti navi in questa tierra, grandi, & piccoli, ch'è una maraviglia», Barreto, Avisi Particolari, f. 268v; ma traduction.

53 «Dove questi fiumi s'uniscono per entrare nel mare, v'è grande quantità di barche [...], lequali sono tante, che par cosa incredibile, non si fa altro che pescare pesce minuto», Pereira, Nuovi Avisi, f. 79 v; ma traduction.

54 Da Cruz, chapitre IX, in: Boxer, South China in the Sixteenth Century.

55 «Hay en este reino infinidad de navíos y barcos, en que navegan por las islas y costas dél, que son muy largas, y por los grandes ríos que le atraviesan todos por muchas partes, en tanta manera que se hace estimación que habita poco menos gente en el agua que en tierra», Escalante, Discurso, p. 58; ma traduction.

La conclusion de ce propos ne figure dans aucun témoignage oculaire. Elle est en quelque sorte une invention ibérique, fondée sur des données éparses et destinée à singulariser la Chine. Mendoza la reproduit mot pour mot, tout en prenant soin d'ornez la description qui la précède de quelques hyperboles:

Il y a dans ce royaume une grande quantité de navires et d'embarcations, avec lesquels ils naviguent par les îles et les côtes de ce pays, qui sont très longues, et sur les rivières qui traversent la plupart des provinces, nombreuses et vastes, et il y a tant de gens qui vivent sur ces navires et embarcations parmi ces rivières que leurs rives ressemblent à des villes fort peuplées et l'on estime qu'il y a à peine moins de gens sur l'eau que sur terre.⁵⁶

Le bricolage textuel est ici évident. Escalante et Mendoza, grâce aux multiples sources dont ils disposent, s'emploient à construire un discours hyperbolique qui, suite à la large diffusion qu'il connaît en Europe, va déterminer la perception de la Chine dans l'imaginaire occidental. Ce discours n'est pas complètement utopique et mensonger. Toutefois, en développant et en généralisant des données ponctuelles, il contribue à construire une image de la Chine quelque peu distincte de celle que les premiers témoignages occidentaux donnaient à lire. Dans le cas de l'agriculture, le bricolage des sources semble avoir une visée claire: mettre en avant le développement de la civilisation chinoise. Dans celui des navires, il semble davantage tendre à satisfaire la soif de *curiosités* des amateurs de littérature de voyage et ainsi à entretenir la fascination occidentale pour l'Empire du Milieu.

Conclusion

La représentation renaissante de la Chine se construit à partir de quelques témoignages oculaires (Vieira, Calvo, Barreto, Pereira, Da Cruz et Rada) et de sources chinoises. Plus on avance dans le XVI^e siècle, plus les sources sont nombreuses et difficilement identifiables du fait qu'elles sont passées de textes en textes, que ces mêmes textes sont eux-mêmes devenus des sources et qu'on ignore souvent à quelle étape de leur cheminement l'auteur qui en use – soit en recopiant des extraits soit en relayant les informations qu'elles véhiculent – est allé les chercher. Il est toutefois indéniable que cette singulière tradition textuelle culmine dans l'*Historia* de Juan González de Mendoza. Bien que nuancée et sensiblement affinée par les descriptions jésuites au siècle suivant, l'image de la Chine que cette œuvre

56 «Hay en este reino gran cantidad de navíos y barcos, en que navegan por las islas y costas de él, que son muy largas, y por los ríos que atraviesan por las más de las provincias, que son muchos y grandes, y vive tanta gente en estos ríos en navíos y barcos que parecen ciudades muy pobladas las riberas dellos, y se hace estimación que hay poco menos gente en el agua que en la tierra», Mendoza, *Historia*, p. 216; ma traduction.

propose ne connaît pas de profondes altérations durant toute l'époque prémoderne. Elle est ainsi le point de départ de la «légende chinoise» qui a tant influencé Leibniz et les Lumières. Evoquant la cohérence de cette image construite à partir de sources multiples et contradictoires, Donald F. Lach qualifie le travail de Mendoza d'admirable «tour de force»⁵⁷. Les raisons du succès immédiat et durable de ce texte à travers toute l'Europe résident précisément, on s'en doute, dans l'habile manipulation des sources dont il est issu et dans sa capacité à satisfaire la curiosité croissante, depuis l'Union des deux couronnes en 1580, du lectorat hispanophone par le tour d'horizon du savoir sur la Chine qu'il propose. Destinée à convaincre Philippe II de ne pas céder aux tentations belliqueuses, l'*Historia* ne laisse planer aucun mystère sur les raisons pour lesquelles elle présente un tableau totalement favorable de la Chine et de ses habitants, un tableau qui s'est imposé dans l'imaginaire européen de l'époque. Le succès exceptionnel de l'*Historia* a par ailleurs eu pour conséquence de reléguer dans l'ombre – voire de jeter dans l'oubli – tout un corpus de textes dont les valeurs documentaire et littéraire sont souvent manifestes. Le *Discurso* d'Escalante, premier texte sur la Chine rédigé en espagnol, est sans aucun doute l'ouvrage dont le succès public a le plus souffert – et peut-être devrions-nous dire le plus injustement souffert – de la gloire de l'*Historia*. Mendoza y puise si largement qu'il finit par l'absorber. Il en recopie d'importants passages alors même que le nom d'Escalante n'apparaît que dans l'«Avertissement» de certaines éditions tardives.⁵⁸ Quant aux textes portugais les plus importants sur le sujet (Da Cruz et Barros), la faible diffusion qu'ils ont connue est davantage imputable au statut périphérique de leur langue qu'au rayonnement ultérieur de l'œuvre de Mendoza.⁵⁹ Sans leur concours toutefois, le savoir renaissant sur la Chine serait presque réduit à néant. On peut donc à juste titre considérer «l'image

57 En français dans le texte. Lach, *Asia in the making of Europe*, t. 2, p. 763.

58 Lara Vilà affirme que Mendoza n'a pas lu Da Cruz et Barros dans le texte et que toutes les informations et citations empruntées à ces deux auteurs viennent en réalité de l'œuvre d'Escalante, Vega, *Viajes y crónicas*, p. LII, note 68 et p. LXXIV, note 91. Le *Discurso* d'Escalante fonctionnerait ainsi comme relais entre les premières grandes descriptions portugaises de la Chine et l'*Historia* de Mendoza. Il convient dès lors de nuancer le propos de Donald F. Lach qui accuse de Mendoza de taire le nom d'un de ses principaux informateurs. On ne saurait en effet reprocher à l'historien espagnol de ne pas mentionner le nom de João de Barros s'il n'en a pas fait usage. Il est toutefois incontestable que Mendoza a cherché à dissimuler des emprunts considérables (les passages manifestement copiés d'Escalante, examinés ici, en sont la preuve). Pour les accusations de plagiat portées par Lach à l'encontre de Mendoza, voir Lach, *Asia in the Making of Europe*, t. 2, pp. 747–748. Pour la mention d'Escalante dans l'«Avertissement» de certaines éditions tardives de l'*Historia*, voir par exemple l'édition française de 1606 (*Histoire du Grand Royaume de la Chine*, Paris 1606, p. iiii).

59 Da Cruz semble toutefois avoir été beaucoup utilisé sans que son nom ne soit cité. Mendoza n'est donc de loin pas le seul à l'avoir fait. Si l'on en croit Roque de Oliveira et, à sa suite, Lara Vilà, la liste des auteurs qui n'ont pas rendu justice au missionnaire portugais est vertigineuse: Do Couto, Sasseti, Mendes Pinto, Valignano, Román, Lucena et Alvares do Oriente. Voir Vega, *Viajes y crónicas*, p. LII, note 68.

ibérique de la Chine» comme le résultat d'une manipulation des sources portugaises opérée par les historiens espagnols – un travail qui continue à s'affiner d'Escalante à Mendoza. A ce titre, Carlos Sanz affirme que ce sont les Espagnols et non les Portugais qui ont découvert la Chine, si l'on comprend le terme «découvrir» au sens de «donner forme à ce qui était inconnu». ⁶⁰ Toujours est-il qu'à la fin du XVI^e siècle, la représentation de la Chine diffusée dans toute l'Europe, à laquelle cette mise en forme a donné lieu, s'apparente à un tissage textuel où l'idéalisation l'emporte souvent sur la restitution des témoignages.

60 Bernardino de Escalante, *Primera historia de China, comentada y publicada por C. Sanz*, Victoriano Suarez, Madrid 1958, «Introducción», 59.

